

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 67 (1928)  
**Heft:** 28

**Artikel:** L'auberge  
**Autor:** Rochon, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-221938>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Reclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## NOUVELLE LANDSGEMEINDE HELVETIQUE

**N**RI nous a prouvé que la Landsgemeinde politique perd pied. Ne sera-t-elle pas remplacée peut-être, non point pour un seul canton, mais pour toute l'étendue de la Confédération, par une Landsgemeinde patriotique, groupant des représentants de presque tous les Etats, venus augmenter le fonds commun, grâce à leur apport de fédéralistes ?

La cérémonie de dimanche à Beaulieu pourrait le faire croire : costumes nationaux, bannières claquant au vent, foule massée sur les gradins naturels ; et les troupes du jour, venues, comme jadis avec leurs armes : oreille juste, voix exercée, discipline, ce qu'il faut pour remporter de nobles et paisibles victoires. Face à ces Suisses, un Conseiller fédéral évoque solennellement la patrie, l'art, l'idéal.

Et quand l'hymne éclate de toutes les bouches, ce n'est plus un *chœur* qui chante, c'est le *cœur* de la Suisse qui palpite.

La journée du 8 juillet 1928 à Lausanne a peut-être créé un nouvel aspect de la Landsgemeinde. Le peuple serait heureux de cette résurrection de l'esprit dans un corps rajeuni.

Aug. Vautier.



## L'ABBAYI DAI BOUELAN PE LOZENA

**V**O z'é de deqando passâ tot cein que l'ant fé de biau pè clli Lozena po clli l'abbayi. Ein a que m'ant de :

— L'è rein de vère la vela de dzor. Faut la vère de né !

L'è cru que m'ein contàvant, et mè su peinsâ : — Sebahia, tot parâi se po Lozena sarâi lo mîmo affère que po le fémelle que lo vilhio revî dit : « Faut pas guegnî lè felhie à la tsandâila et l'herba à la roujâ ! » po cein que lè fémelle sant tote galèze à la tsandâila et l'herba seimblie druva et forta à la roujâ. Lozena sarâi-te tot parâi. Po fini, lâi su zu.

Ah ! mè pouïro z'amî, mè brave dzein, mè bonne dame ! De ma vya de mè dzor, n'è jamé vu onn' affère dinse. Vo vo rappellâ de l'èceindie que l'avant fête clliâo de Pequapiâo, de né, stâo z'an passâ, quand l'ant freccâi la mâitî dâo velâdzo. On pouâve lière onn'ordonnance de maîdzo à onn' hâora liein, tant la lueu l'ètai granta. L'allâve tant qu'âi niôle et sarî pas èbahya que l'èin ausse zu bin quauque z'ene de freache. Po onn'èceindie, l'ètai onn'èceindie de sorta. D'ailleu sant dinse à Pequapiâo, quant fant oquie l'ant lo pompon.

Eh bin, Lozena de né l'ètai oncora bin pe galé et bin mè rovilleint que Pequapiâo sti dzor que vo dio. L'ètai quemet se tote lè tserrière l'avant prâi fû ein on iâdzo. Dâi clliére, dâi craisu pertot, ein avau, ein amont, de bise, de veint, de dzoran, pertot vo dio. On arâi djurâ que tote le z'ètaile dâo ciè l'ètant tsesâite et s'ètant alliètaie contre lè mouraille, su lè detâi dâi tâi. Lâi ein

avâi dâi rodze, dâi bliantse, dâi dzaune, dâi roûse, dâi bliuve, dâi bregolâie, que fasant 'na lueu qu'on sè sarâi cru à midzo, na pas à la miné. L'è épouâirâo, vo dio !

Et lo vilhio mothî que lâi diant la cathèdrâla, l'avant fête balla âo tot fin avoué ti lè falotempête que l'avant met tant qu'âo coutset. Pouâve s'èin craire avoué sè vilhie pierre. Ecclièrîve quemet on sèlâo ! Et dâi Fribordzâi desant de la vère dinse :

— Tschancro ! l'è pe galéja que la noutra !... Et pu que diabe mè bourlâ se n'è pas la vretâ.

Ah ! cllia l'illumination, quemet l'appelant cein, l'è su que l'ètai oquie de remarquâbllie, que lè dzein sè rappelerant.

M'ant fé vère assein clli *Festivat*.

Cein n'è pas la moqua de matou. Ah ! na ! Faillâi vère cllia comédie pè clli Beaulieu, dein clli mécanique. Dâi damuzalle avoué dâi z'hailon de tote lè couleu ! dâi tsermalâi que l'avant dâi guietton ! Dâi bouïbo et dâi bouïbette, ti pllie galé lè z'on que lè z'autro ! Dâi z'ovràî mîmameint, qu'ètant ein rioule et qu'allâvant ein mouï po trovâ on outro maître, po cein que l'avant avoué leu ti lâo z'uti ! Et tot clli mondo, avoué lè *rytmicienne* — l'è dinse on nom de fenné — allâve su lo grand pâilo, dansîve, sè mècllâve, fasâi la tsaina, châtâtve, sè trevougîve, sè fotâi la bourlâie po rire, avoué dâi filiâo de daléa, tandu que lè violè, lè pioïle, la zonnân, lè bombardan, lè fliotte, lè tambou, lè trompette, fasant on tredon à reveillî on cemetiô... et que, dein onna foussa, dâi lulu et dâi fémelle bramâvant à vo baillî la pî d'oûie.\*

Ma fenna lâi rêve aprî tote lè né du cein.

Ah ! clli l'abbayi dâi bouelan pè Lozena, quand vo dio que l'ètai oquie !

Marc à Louis.

\* Pi d'oûie, chair de poule, proprement peau d'oie.

## PRUDENCE

**C**YPRIEN, endetté et insolvable, s'ètai enfui nuitamment de son village, abandonnant à ses nombreux créanciers des biens insuffisants à les désintéresser.

Lorsque le temps eut fait son œuvre, c'est-à-dire que les délais de prescription se furent écoulés, Cyprien revint un jour dans son pays, la tête haute... Ayant rencontré son vieil ami Louis, il fit à ce dernier d'amers reproches.

— Comment as-tu pu, lui dit-il, me laisser sans nouvelles pendant tout le temps que je suis resté loin d'ici ?

— Moi qui t'envoyais une carte chaque jour ! protesta loyalement le compagnon interpellé.

— C'est un peu fort, s'écria Cyprien à l'ouïe de cette déclaration, je n'en ai jamais reçu une seule ; aurais-tu mal écrit l'adresse sur l'enveloppe ? Comment me les adressais-tu, ces cartes ?

— Parbleu, en blanc, répondit l'autre avec candeur, afin que personne ne sût où tu t'étais réfugié !

A. Mex.

Un inconvenient qui n'en est pas un. — Evidemment l'appartement n'est pas mal... mais les murs sont si minces que les voisins doivent entendre tout ce qui se dit ici.

— C'est bien simple, madame n'aura qu'à mettre des tentures...

— Oui, mais alors... je n'entendrai plus ce qui se dira chez eux ;

## L'AUBERGE

**N**E vous donnez pas cette peine, madame Sugères... Passez-moi le bougeoir... Je me coucherai bien toute seule... Bonne nuit !

— Bonsoir, madame Mercier.

La porte de l'escalier refermée sur la jeune étrangère, l'hôtelier dévisagea sa femme d'un air vindicatif :

— Eh ! bien ! la Marion, tu n'as pas encore osé ?...

La femme baissa les yeux.

— Non, je n'ai pas osé, Michel.

— Alors, je n'irai pas en Limagne... Il n'y a plus qu'un pot de vin à la cave... Autant fermer l'auberge.

Il tira les volets, assujettit la barre de fer derrière la porte, poussa le verrou et revint s'asseoir auprès de la table d'hôte.

Ses traits se durcirent, sa tête s'appesantit de côté sur la paume de sa main gauche, puis il mâchonna :

— Ah ! malheur !

L'exclamation résumait sa détresse morale, la lourde anxiété qui l'étouffait depuis des jours. A cinquante-sept ans, il se trouvait acculé, pour la première fois, devant la nécessité inéluctable d'un emprunt...

Un prêt consenti à lui, Michel, que tout le monde croyait riche, et qui s'en flattait d'ailleurs sous l'empire d'une sorte de vanité professionnelle. Il fallait connaître la rudesse de son ton, le tranchant de ses gestes, sa bouffissure d'orgueil, pour comprendre la rougeur qui lui montait au front à l'idée de chercher de l'argent.

Et ce n'était pas seulement de la honte qui couvrait en lui : il y avait aussi une aigreur âpre, éœurante comme une montée de bile qui lui aurait serré la gorge. Toute une vie de besogne fiévreuse et de convoitise au gain aboutissait à un emprunt.

Ah ! malheur !

Comment et pourquoi en était-il arrivé là ? — Est-ce qu'on sait ?

Une bourse met moins de temps à se percer qu'à s'emplier, et quand elle commence à percer, le diable y perdrait son latin.

A vrai dire, le commerce n'allait plus depuis nombre d'années. Autrefois, charretiers, rouliers, commis-voyageurs, forains, tous s'arrêtaient à l'auberge. A présent, la route ne voyait plus que des monstres d'acier qui filaient à toute vapeur de la gare à la ville, sans que les gens regardassent seulement l'enseigne...

\*\*\*

La Marion prit un chandelier de cuivre :

— C'est-y que tu vas coucher sur cette table, Michel ?

— Alors, tu ne veux pas faire ce que je te demande ?

— Quoi ! mon homme, ta langue vaut la mienne.

— Possible. N'empêche qu'entre femmes, on est plus à l'aise pour causer de ces choses-là... V'là une dame qui est depuis huit jours à la maison. Elle est contente de la table, puisqu'elle paye quasi comme une princesse. Je suis bien sûr qu'elle ne nous refuserait pas quelques pistoles, de quoi nous tirer d'embarras, et qu'elle n'irait

pas bavarder ça, rapport qu'elle ne connaît personne au village. Seulement, faut être plus fine que t'es, la Marion, et savoir amener la chose de loin.

Elle reposa le chandelier, s'assit en face de lui.

— Alors pourquoi que tu n'y dis pas la chose toi-même, à M<sup>me</sup> Mercier !

— Je n'ose point.

— Moi non plus.

Ils se turent, consternés, comme si leur dernière planche de salut venait de s'écrouler.

Ce n'était pourtant point chose difficile que d'entretenir M<sup>me</sup> Mercier de leur embarras.

Dès le jour de son entrée, elle les avait mis à l'aise avec ses manières simples, son langage franc, sa politesse charmante. Elle ne s'enorgueillissait point de sa joliesse et de sa toilette ; voire même qu'elle s'offrait constamment à prêter la main à Marion... Puis, sa bourse s'ouvrait sans marchander... Le malheur est qu'elle allait partir le surlendemain.

\* \* \*

Dans le silence lourd qui flottait entre les époux, la Marion murmura, comme cédant à l'impulsion d'une pensée intime :

— Tout de même, si on ne s'était point fâché avec Charles, il ne nous laisserait pas dans la gêne.

L'aubergiste crispait ses poings :

— Encore ta marotte ?

— C'est pourtant la vérité.

— Tais-toi !

C'était un perpétuel sujet de discorde que l'histoire de leur fils, qui, au retour du régiment, en avait fait à sa tête et s'était marié en présentant des actes respectueux aux auteurs de ses jours.

Michel aurait voulu le tenir à l'auberge et lui faire épouser la petite Mathieu, une luronne qui avait plus de vingt hectares de prés et de champs à lui revenir. De cette façon, l'auberge aurait prospéré. La jeunesse attire la jeunesse... Sans compter que le fieu aurait pu faire le courtier en vins et gagner des écus tant et plus... Mais les jeunes gens d'aujourd'hui sont si entêtés ! Le sien avait préféré entrer dans un grand magasin de Paris et se marier à son gré. Il n'avait pas voulu en démordre, Michel non plus ; et la scission s'était faite.

De temps à autre, une personne de connaissance, de passage au village, donnait des nouvelles de Charles. Il paraît qu'il était aujourd'hui chef de rayon dans son magasin et que l'argent lui souriait. Michel n'en croyait rien. L'horreur systématique qu'il affichait à l'égard des villes lui rendait suspecte la réussite de son fils en affaires. Il avait des idées préconçues à cet égard :

— Tu crois ça, toi Marion, que le fieu gagne des mille et des cent, à Paris ?... On devrait bien t'envoyer en nourrice, tellement t'es crédule... Et puis, une supposition que Charles gagne de l'argent, crois-tu qu'il en met de côté pour ça ? Sang de sort ! Je suis bien sûr qu'il tire le diable par la queue.

Au fond, Michel éprouvait une animosité sourde, une haine latente contre son fils, qui avait préféré agir à son gré que suivre ses conseils... L'idée qu'il avait, quelque part, une bru, une bru légale, une bru qui était sa bru malgré lui, le mettait hors de lui.

Cependant, la venue de M<sup>me</sup> Mercier, une Parisienne, avait modifié ses opinions intransigeantes. Malgré lui, il subissait l'attrait qui se dégageait de cette jeune femme accorte, aimable, spirituelle et sans façons. Sa pensée allait jusqu'à une demi-concession :

— Si le fieu avait encore épousé une femme comme cela...

\* \* \*

Le coucou sonna alors neuf heures.

L'aubergiste se versa un verre de clairet, l'avalait un trait, et se levait :

— Alors, du moment que tu ne veux point parler de l'affaire à la dame, autant mettre la clé sous la porte. J'aime mieux ça que d'aller emprunter cent francs à Pierre ou à Paul pour faire jacasser tout le village.

— Fais-en à ton idée, mon pauvre homme... Mais, à te dire vrai, je ne peux guère aller ainsi

tout de go demander de l'argent à une dame que je ne connais point.

— C'est vrai... On ne sait pas au juste de quoi il en retourne... Elle se fait adresser ses lettres poste restante, comme qui dirait si elle voulait nous cacher son vrai nom.

— Et puis est-ce qu'on sait seulement si elle a de la fortune ?

— Dame ! les fanfreluches recouvrent bien souvent la misère.

Les yeux de Michel se portèrent sur le cache-poussière de M<sup>me</sup> Mercier, accroché à une patère.

Il parut réfléchir dix secondes, puis, d'une voix sourde :

— Une supposition, ma femme, qu'on pourrait trouver le fin mot...

Son geste et son regard désignaient le manteau. Marion se récria :

— Oh ! ça serait trop malhonnête.

— Quoi ! on n'est pas des voleurs, je suppose. D'un geste brusque, Michel prit le manteau.

— Oh ! Michel...

Mais déjà sa main fouillait la poche... une lettre pliée s'échappa d'un maroquin vert.

— Laisse donc, Marion... on saura au moins à quoi s'en tenir.

Sa voix était creuse, son haleine courte.

Il déplia la lettre, et pâlit :

— On dirait l'écriture de Charles...

Un instant, ils restèrent collés l'un à l'autre, les yeux rivés sur l'écriture évocatrice, puis, mentalement, le cœur atrocement serré, ils lurent :

« Ma petite Jeanne,

« Tu as mille fois raison... Une fois ta cure finie à Saint-Nectaire, va passer une huitaine de jours à Chandesse. L'auberge est à une lieue de la gare. Tu ne peux pas te tromper. Il y a une enseigne : « Au rendez-vous des Chasseurs ». Et c'est la seule auberge du village... La façade doit être passablement décrépie à présent, et le balcon à peu près effondré ; je ne te conseille pas de t'y aventurer. Choisis la chambre qui ouvre en plein midi, sur la route. C'est celle où j'ai couché jusqu'à mon départ.

« Tu reconnaîtra facilement le père et la mère aux portraits que je t'en ai faits. Ce sont deux vieillards qui n'ont qu'un tort, commun à beaucoup d'autres : celui de n'envisager que leur chaudière. Je suis certain qu'ils regretteront à présent l'opposition qu'ils ont mise à notre mariage. Pardonne-leur le chagrin qu'ils nous ont causé. Le temps fera son œuvre...

« En attendant, passe quelques jours au milieu d'eux, sous un nom quelconque. Surtout, n'amène pas l'entretien sur moi : tes larmes te trahiraient.

« J'ai appris ces jours-ci qu'ils étaient gênés. Arrange-toi pour leur laisser quelque argent. Et, quand tu partiras, embrasse-les, et apporte-moi, tout chauds, leurs baisers... »

\* \* \*

La bougie reflétait une clarté falote dans la salle.

Marion eut un sanglot sourd.

Puis Michel jeta soudain sur la table un coup de poing qui troua le silence.

— Nom de nom de nom ! je ne suis qu'un... qu'un...

Sa gorge s'étrangla, ses yeux se révoltèrent dans sa face congestionnée ; les larmes jaillirent sous la pesée du remords, comme une averse qui troue l'horizon d'un ciel noir.

Jean Rochon.

C'est comme ça. — Perpignan est le plus étrange débiteur qui soit :

— Moi, dit-il, quand un éréancier a le toupet de m'écrire pour que je le règle, c'est fini : je ne le paie plus.

— Et quand il n'écrit pas ?

— J'attends qu'il réclame !

Pour arriver. — Je l'ai connu sans le sou.

— Moi aussi. Maintenant, il est riche à millions.

— C'est un gaillard qui a montré du savoir-faire.

— Dis plutôt du savoir-refaire.

Explication plausible. — J'apprends, cher ami, que vous avez rompu vos fiançailles. M<sup>lle</sup> Violette ne vous rendait donc pas l'affection que vous aviez pour elle ?

— Hélas, si elle me l'a rendue !... En me disant qu'elle n'en avait que faire.

## SPORT



UJOURD'HUI que, chez nous comme dans les autres pays de langue française, le mot *sport* est d'un emploi courant, et qu'il est même devenu l'un des vocables les plus fréquents dans les conversations du public, il est amusant de relire dans un périodique lausannois de 1842 (*Le Nouvelliste Vaudois*) le début d'article que voici sur « l'Equitation fashionable », et d'y surprendre les débuts de l'introduction de ce terme dans la langue française.

« Il y a dans certaines langues des mots qui produisent à peu près le même effet que le premier coup de fusil tiré par Robinson dans son île. Ce coup fit lever des volées d'oiseaux de toute espèce, de même les mots dont nous parlons, font surgir une foule d'idées.

« Tel est le mot turc *Bel-men* du *Bourgeois-Gentilhomme*. Cléonte (le fils du Grand Turc) dit à M. Jourdain : « Il dit que vous alliez rire vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage. — Comment ! s'écrie M. Jourdain, tant de choses en deux mots ! — Oui, répond Covielle, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup de choses en peu de mots. »

« Les Anglais ont dans leur idiome un mot qui n'est pas moins complexe, pas moins gonflé de significations que le *Bel-men* de la Comédie ; c'est *sport*. Ce mot *sport* signifie tout à la fois ; courses de chevaux ; courses au clocher ; courses d'hommes ; chasses à tir ou à courre ; tir aux pigeons ; attelage de chevaux ; combats de chiens, de coqs, de rats, de boxeurs ; — tours de force nautiques ; paris de toute espèce, en un mot toutes exercices du corps, tous les plaisirs fatigants et dangereux qui exigent de la force, de la hardiesse, de la vanité.

« L'anglomanie a importé chez nous le mot *sport*, et il n'est pas un de nos jeunes gens à la mode qui ne tienne à honneur d'être qualifié de *sportsman*. Ici, comme en beaucoup d'autres choses, l'anglomanie s'est montrée illogique et irréfutable. Elle aurait dû comprendre que le *sport* ne peut s'implanter avec succès que sur une terre qui, comme la Grande-Bretagne, pousse la passion du cheval jusqu'au fanatisme et qui n'est pour ainsi dire qu'une vaste écurie ; sur un caractère national porté naturellement à l'excentricité, enfin et principalement sur une aristocratie crépusculaire comptant un très grand nombre de fortunes d'une centaine de mille livres sterling de revenu et au-delà. Le véritable *sport*, en effet, est essentiellement dispendieux et fastueux. »

Il existe en Angleterre un club dont les membres se font gloire d'exceller dans la conduite des embarcations à voiles ou à rames sur mer ou sur l'eau douce.

## PAR LAUSANNE



a pas, c'est rude beau par Lausanne, ces temps, à cause de cette fête de chant ! On ne dirait pas qu'ils sont si patriotes que les Lausannois ! Y en a qui se figurent qu'il n'y a rien que des bolchéviques par là-bas ; allez-y voir guigner un petit peu, et vous verrez voir ça !

D'abord, j'ai entendu, de mes oreilles, un brave confédéré de par Lucerne, qui disait que le cœur lui rebouillait rudement, quand il a vu la réception qu'ils ont eue à leur arrivée avec le drapeau fédéral ! Il m'a raconté ça en buvant un verre les deux au Café Vaudois ; il parlait encore bien le français, pour venir de si loin ; j'ai été étonné ! Moi je n'en aurais pas pu dire autant en allemand ! C'était un bien brave homme, un vrai Suisse ; il m'a dit comme ça, que nos conseillers d'Etat c'est des rudes types, qui ont le cœur à la bonne place, qui savent dire des mots qui vous vont droit au cœur et qui ne sont rien fiers ! Oh ! pour ça, on le sait ; Monsieur Porchet et les autres aussi, c'est la fleur des hommes ; ça n'est rien pédant quand même ça a de l'instruction et que c'est au pouvoir !

Pour en revenir à cette belle ville de Lausanne, déjà tant cosuée à l'ordinaire, elle s'est distinguée pour l'occasion, y a pas ! Y s'ont illuminé la cathédrale au tout fin ; on se croirait dans un conte